

01/05/2005

volume 1 - mémoires linéaires - 1 mai 2005

Page 154 sur 259

J'étais toujours le dernier à regagner mon pas, juste avant le passage au rouge. C'était une manœuvre de guerre psychologique qui allongeait le temps de la durée des concours qui énervait aussi bien les joueurs que les arbitres officiels obligés de respecter le règlement écrit pour l'époque où les arcs étaient des troncs d'arbre raides et lourds. Je fis une contre-performance aux Jeux Mondiaux de la Médecine de Cannes, mais je gagnai mon premier trophée sportif en remportant le concours en quatre épreuves de Vittel en septembre. J'étais forclos pour le championnat de France de tir fédéral, car je n'avais réussi qu'une fois le score minimum qu'il fallait obtenir deux fois pour une sélection définitive. Ce serait pour l'année suivante. L'Avia-Club et les entraîneurs de la FIFA m'avaient adopté. Je disposais d'un placard personnel dans les locaux de la compagnie. Je tirais en compagnie de champions titrés tels qu'André Louis, les Golovine, Olivier Blachère et le futur sélectionné olympique Yvon Douis.

Mes parents avaient légué cent mille francs Barre à chacun de leurs quatre enfants. Nous passions régulièrement devant la Maison des Arcs du boulevard Montparnasse. Nous ne voulions plus passer de vacances sur des plages. Nous achetâmes sur plan un joli appartement dans une Nova offrant à Arcs 1800 un panorama splendide depuis l'Aiguille Grive jusqu'à la dent de la Pierra Menta. À l'est, on voyait le terrain de golf du Chantel qui offrait alors des stages d'initiation à des tarifs promotionnels, face au Mont-Blanc. La pédagogie de l'école de Roger Golias était excellente et exigeante. J'appris les rudiments du golf aussi vite et intelligemment que j'avais appris le tir à l'arc. Dans ces conditions les deux sports sont complémentaires mais pas antagonistes. Tout cela me sera bien utile aux USA.

MOREAU CHEZ LES SOVIETS, MOSCOU (Août 1980)

Il y eut en août, à Moscou, une exposition de type Foire de Paris, avec une grosse participation de l'industrie médicale. La CGR désirait participer à un appel d'offre important. Elle combina avec le Ministère des Affaires Etrangères une mission pour trois professeurs d'imagerie. Maurice Geindre, le doyen de la Faculté de médecine de Grenoble, devait traiter de la scanographie du tronc, F***, le biophysicien d'Amiens, la résonance magnétique nucléaire et moi l'échographie de l'appareil urinaire. Geindre avait expérimenté ce type de mission. Nous serions pris en charge par deux interprètes, logés à l'hôtel Rossia près du Kremlin et promenés dans deux Volga officielles un peu partout au frais de la CGR. Les Russes nous donneraient une trentaine de roubles inconvertibles à titre d'indemnités. Nous étions en pleine crise brejnévienne. La guerre de l'Afghanistan avait déclenché des réactions mondiales, dont la plus marquante était le boycott des Jeux Olympiques de Moscou au début de l'été. Les Français y avaient participé en partie mais pas les Américains. Les Soviétiques avaient été déçus, mais nous avions décidé d'appliquer une attitude commune. Les interprètes devaient avoir été rodés à répondre aux questions des Occidentaux, nous nous refuserions systématiquement d'en parler.

L'aéroport de Moscou était tout neuf, gigantesque, imposant, sombre, luxueux mais quasi désert. Le passage au contrôle de police fut interminable. J'avais déjà fait un voyage à Berlin-Est et je connaissais ce type de policier aux yeux clairs de glace passant impavide pendant vingt minutes du visage du voyageur au passeport sans mot dire. Les interprètes étaient deux jeunes femmes charmantes, toutes deux mariées. En fait, il n'y en avait qu'une qui parlait un remarquable français. L'autre, qui exhibait volontiers la photo de sa fille, était censée ne comprendre ni le français, ni l'anglais. Il nous faudra deux jours et un gueuleton bien arrosé pour qu'elle soit prise en défaut durant une éternelle fraction de seconde qui la désarma sans que nous la piétinions pour autant. Elle était la plus belle des deux et aimait bien les plaisirs de la vie d'apparatchik, mais elle avait un grade plus élevé et devait se tenir distante face à la corruption occidentale. Le café Pouchkine n'existait que dans le rêve de Gilbert Bécaud et je

n'ai jamais compris comment on pouvait avoir une aventure galante à Moscou... sauf avec une agente déléguée à cette fin par le KGB. C'était aussi l'avis du concessionnaire CGR.

L'hôtel Rossia était une très grande bâtisse rectangulaire sans grâce mais confortable. Il y avait encore des traces physiques d'un attentat terroriste à la bombe et les portes d'entrée et de sortie étaient soigneusement filtrées. Nos trois chambres étaient au même étage, mais non contiguës. L'espace était tronçonné en secteurs avec un cerbère à chacune de leurs extrémités qui gardait les clefs et aucun déplacement pouvait leur échapper. Je n'avais emporté qu'un costume léger pour la visite officielle, une paire de jeans et un blouson de cuir bronze épais pour le voyage. La fermeture éclair de mon pantalon me lâcha et je me mis sans succès en quête d'une réparation même de fortune, introuvable dans un pays où les braguettes se ferment avec des boutons. Il n'était pas question de trouver un prêt-à-porter. L'agent CGR qui ne nous lâchait pas me mit tout de suite à l'aise. Avec mon Levi's et mon blouson, j'avais la tenue dont tout jeune Moscovite rêvait. Ainsi vêtu, je serais au top de l'élégance. Est-ce une conséquence de mon éducation bourgeoise? Je n'ai jamais pu donner une conférence en débraillé, ce qui signifie sans cravate. C'était vrai, j'aurais pu vendre mes frusques au prix fort dont je n'aurais su que faire. Un touriste n'avait rien d'autre à acheter avec ses roubles qu'une bouteille de vodka ou de mauvaise bière. Nous donnerons les nôtres à la «corruptible» des jeunes femmes avant de les quitter. Elles ne gagnaient pas autant avec leurs salaires.

Les conférences se passèrent dans une grande salle remplie d'une soixantaine de personnes. La radiologie russe était quasi inexistante à l'époque. Les équipements dataient d'avant la guerre quand ils existaient, en dehors des hôpitaux pour apparatchiks. Les Soviétiques avaient opté pour le développement privilégié de la médecine préventive, peu coûteuse, et ignoraient la médecine de soins, ruineuse pour eux. Ils utilisaient surtout la médecine nucléaire, mais un marché radiologique pouvait s'ouvrir dont Américains et Allemands de l'Ouest espéraient bien s'emparer. Quand Geindre eut fini sa conférence, on lui posa une question qui n'entraîna pas de discussion. Je fus questionné deux fois sur l'échographie et il n'y en eut pas davantage. F... fut assailli de questions sur la résonance magnétique nucléaire et la discussion dura une bonne heure, très animée et manifestation critique voire violente. La session fut suivie d'une réception officielle présidée par un VIP soviétique entouré de deux ou trois collaborateurs sur la branche horizontale de la table en U. La délégation française était alignée le long de la branche droite, la délégation russe à gauche. Commencèrent les discours et les toasts, mais aussi les incidents. Un ingénieur français de la CGR s'était joint à nous alors qu'il n'était pas invité. Savant genre Cosinus, il entra en retard et s'assit en face de nous, à gauche, du côté des Russes, semant une confusion certaine quoique muette et une gêne soupçonneuse par nous perceptible mais incompréhensible. L'atmosphère se tendit encore davantage lorsque le président engueula vertement l'interprète pour une raison qui nous échappa pareillement. Du coup, elle se leva et fondit en grosses larmes. Nous étions une douzaine de protagonistes de ce happening, ce qui se traduisit par autant de toasts. La vodka ne manquait pas, mais nous étions à jeun et il n'y avait que quelques carottes et des céleris crus pour tous zakouskis. Je ne me souviens plus au nom de quoi je portai mon toast; l'ivresse n'était pas loin qui détendit un peu l'atmosphère. La cérémonie dont je n'ai jamais compris l'intérêt profond, se termina par la dédicace de petits livres que nous offrit le président. On nous donna un rendez-vous pour une maxi-réception en fin d'après-midi.

Il fallait déjeuner d'urgence. Notre guide nous emmena dans un restaurant ouzbek réputé. Notre petit groupe passa le long d'une foule interminable de gens qui attendaient passivement leur table. Les derniers arrivés ne pouvaient décemment pas espérer déjeuner avant deux bonnes heures. Place au puissant Omar Ben Salaad! Nous fumes gênés d'exhiber nos coupe-files. Ce



Фирма ЦЖР имеет честь пригласить г-на (жу)
на французский медицинский симпозиум,
организованный МЗ СССР и фирмой ЦЖР

Темы симпозиума:

1. Медицинское применение компьютерного сканера для всего тела
Профессор ЖЭНДР
2. Ультразвук в урологии
Профессор МОРО
3. Эмиссионная гамма- и позитронная томография
Доктор ФОНРОЖЭ

Симпозиум состоится 28 августа 1980 г.

Jean-François JFMA Moreau
9, square Delambre
в Вильни - ул. Касаткина, 3
75014 Paris

qui aurait déclenché une émeute en France était normal à Moscou. Nous avions la vision d'un peuple abruti. Le lendemain matin, nous nous promènerons dans les jardins du Kremlin où il y avait foule. Y convergeaient toutes les délégations des travailleurs des usines et des kolkhozes de toutes les républiques soviétiques. Ils faisaient là le voyage de leur vie. Les gens marchaient par paquets ressemblant à des phalanges mécaniques. Geindre et moi perdîmes notre guide et, pendant un quart d'heure, nous nous agglomérâmes à ces groupes obsédant d'ennui. Au bout d'un moment, nous échangeâmes un regard qui exprimait le même sentiment qui s'infiltrait en nous: nous étions en train de devenir aussi hébétés qu'eux. Tout individu ayant une ombre de sympathie pour le marxisme-léniniste ne pouvait revenir chez lui qu'hostile à cette idéologie, sauf à n'avoir aucun esprit critique. Hostile au communisme brejnévien, oui! mais pas aux Russes ni à Moscou, une ville magnifique, quoique trop plate à mon goût, aux musées splendides.

La réception officielle nous avait retenus tard dans la soirée, mais nous avait permis de comprendre une partie du malaise de la réunion du matin. L'ingénieur de la CGR était parfaitement inconnu des Russes. Ceux-ci avaient sombré dans la panique en voyant un homme qui ne pouvait être qu'un Soviétique puisqu'il s'était assis de leur côté. De qui était-il l'espion? me demanda l'un des officiels, un jeune cadre déjà passablement éméché!

Il n'était pas nécessaire de disposer d'un laissez-passer pour circuler dans une circonférence de quarante kilomètres de rayon à partir du centre de Moscou. La CGR voulait nous inviter dans une isba qui se situait à quarante et un kilomètres. Tantôt la police laissait passer, tantôt non. Nous étions tard dans la nuit tombée. La police eut la gentillesse de nous laisser accéder à l'isba. Les Slaves sont volontiers sentimentaux, l'ambiance était agréable et détendue. Peu nous importait qu'il y eût ou non des microphones branchés sur notre table. Il apparaissait à tout le monde que nous ne ferions pas la guerre mondiale pour l'Afghanistan, ni pour rien d'autre d'ailleurs. Le risque ne deviendrait aigu qu'à partir du jour où il y aurait plus de monde qui n'auraient pas connu les atrocités de la guerre 41-45 – n'oublions pas le Pacte germano-soviétique, tout de même! Alexandre Sanguinetti avait vu juste, lui qui avait souhaité bien du plaisir aux Russes, assez fous pour envahir un pays dont la guerre est un sport national.

Nous aurons encore le temps de voir le tombeau de Khrouchtchev, le Cirque de Moscou qui présentait un spectacle américanoïde préparé pour distraire les visiteurs des J.O. et d'acheter un ours mascotte pour mon fils. Ils en avaient beaucoup produit et peu vendu, de même qu'il y avait profusion de fourrures en vison sauvage. J'avais exprimé le désir de faire un petit tour dans le métro, le somptueux cadeau kitsch des bolcheviques au peuple opprimé sous les tsars, dont Staline, successeur de Lénine, avait été le promoteur. Ce sera la seule occasion que j'aurai de parler en tête à tête avec l'interprète officiellement francophone, sans que - quoique peut-être par son sac entrouvert? - notre conversation ne soit pas enregistrée sur magnétophone. Elle avait grimpé l'échelle sociale par les komsomols – les jeunesses communistes. Elle était mariée mais, contrairement à sa collègue, n'avait pas d'enfant. Un simple oukase du Parti pouvait l'expédier, elle à Lwoff, son mari à Vladivostok, sans qu'une progéniture éventuelle pèse en quoi que ce soit dans la décision. J'aurais bien voulu lui offrir un verre de champagne de Crimée ou à défaut un verre de vin de Géorgie, sur lesquels elle ne savait d'ailleurs rien. Décidément, ces Français avaient de drôles d'idées, mais, elle, elle voulait tout goûter, aussi avidement que froidement, de ce que nous lui proposions, comme si ses jours étaient comptés. On n'en trouva nulle part, il n'y avait que de la vodka ou une espèce d'eau de vaisselle tiédasse et moussante qu'ils appelaient « pivo » – la bière dans les langues slaves - vendue en bock. Elle n'avait aucune idée de fuir vers l'Ouest, sauf à le cacher de toute oreille indiscreète. En tout cas, elle ne me sollicita pas. Après notre halte au Bolchoï, l'agent de la CGR m'emmena à pied dans une

01/05/2005

volume 1 - mémoires linéaires - 1 mai 2005

Page 157 sur 259

boîte de nuit pour étrangers et jeunesse dorée. Effectivement ma défroque était excitante pour certaines tables où se trouvaient quelques beautés de deux sexes, buvant et fumant sans mots dire. Je garde surtout gravé dans ma mémoire le retour par la Place de la Révolution et la Place Rouge encore illuminées et totalement désertiques, sous un ciel clair et une douce chaleur.

De retour en France, j'achetai à la Fnac « L'anti-guide de Moscou », un petit livre rouge pamphlet destiné à édifier les Occidentaux sur les réalités du monde de Brejnev et Kossyguine. La description faite de la visite d'un Européen en URSS était un reportage de tout notre périple, foire médicale et hôtel Rossia inclus. J'étais heureux de ne pas l'avoir lu avant mon départ de Paris. Mon plaisir m'aurait été gâché, faute d'être totalement vêtu de probité candide et de lin blanc.

ROCK AND ROLL AROUND THE WORLD (1ER OCTOBRE 1980 - 15 JANVIER 1981)

Mais le must de l'année était le tour du monde capitaliste qui m'attendait. Je m'entraînai à l'anglais avec les Gimmicks d'Adrienne durant nos vacances aux Arcs. J'avais fabriqué un grand puzzle à partir d'une grande carte du monde collée sur du carton fort et découpée au cutter en morceaux de la taille d'une boîte d'allumettes. Pierre-Arthur le reconstitua en deux jours. Nous l'utilisâmes pour comprendre le périple que j'allais entreprendre. La semaine de Vittel m'offrit ma première victoire individuelle en archerie. Malgré tous les efforts des copains pour me faire tébucher, je triomphai dans les quatre épreuves de la coupe.

J'avais fait expédier à San Diego deux cantines métalliques bourrées de toutes mes diapositives et d'un nombre déraisonnable de clichés radiologiques. La vie était belle pour le Français sous Giscard à la Barre. À mon départ, le dollar américain pesait moins de quatre francs. Notre devise nationale était si forte que le yen japonais s'y était apparié à cent contre un. Le deuxième choc pétrolier cependant ébranlait de nouveau les économies occidentales, mais les Soviétiques achetaient du blé français. L'ayatollah Khomeyni retenait quatre-vingts otages américains à Téhéran. Carter avait réussi les accords de Camp David, mais Irak et Iran allaient commencer à en découdre sérieusement, mettant en péril les survols du Moyen-Orient, ajoutant une raison supplémentaire des avionneurs à redouter le terrorisme de l'OLP. Les Australiens étaient en bisbille avec la France par Vanuatu interposé.

Je pris à Londres le vol British Airways pour Perth via Bombay. La CGR m'avait fait une fleur en m'offrant cette partie du voyage en première classe. Il n'y avait pas encore de classe affaire et la classe touriste était bourrée de voyageurs, dont une nombreuse famille hindoue qui devait bien occuper deux pleines rangées à elle seule. Le voyage, en tournant en sens inverse de la terre, durait plus de vingt-quatre heures. Mon voisin, un Hollandais né en Indonésie, prospectait le pétrole dans le Sud-Est asiatique. Il m'apprit beaucoup de choses utiles à la suite de mon voyage. L'atterrissage sur l'aéroport de Bombay était fascinant, tant les bidonvilles et les campements sommaires empiétaient sur la piste.

PERTH, WESTERN AUSTRALIA

Perth est une ville *américaine* dans une rade superbe plus vaste que celle de Brest. La nature explosait dans le printemps naissant. Je m'attendais à être accueilli par l'ami qui m'avait servi d'entremetteur! Plus tard, j'apprendrai qu'il ne pouvait plus vivre sans Club Méditerranée et qu'il se prélassait en explorant les fonds sous-marins dans l'eau chaude des Maldives. Vanuatu ou pas, les Français étaient les bienvenus dans un pays où l'hospitalité est portée au carré. Quiconque vient d'ailleurs dans le *Fourth World* est un cadeau du ciel. Quiconque se vante d'être